

## Entretien avec Maja Wolny

Eric Metz et Dorota Walczak

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/slavica/311>

DOI : 10.4000/slavica.311

ISSN : 2034-6395

### Éditeur

Université libre de Bruxelles - ULB

### Édition imprimée

Pagination : 64-70

ISSN : 2031-7654

### Référence électronique

Eric Metz et Dorota Walczak, « Entretien avec Maja Wolny », *Slavica bruxellensia* [En ligne], 5 | 2010, mis en ligne le 15 février 2010, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/slavica/311> ; DOI : 10.4000/slavica.311

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



Les contenus de *Slavica bruxellensia* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.

---

# Entretien avec Maja Wolny

Eric Metz et Dorota Walczak

---

## Présentation

- 1 Parmi les bâtisseurs de ponts culturels entre la Belgique et le monde slave, la jeune Polonaise Maja Wolny (née en 1976) occupe aujourd'hui une place prééminente. Après ses études de philologie polonaise, de journalisme et de « cultural management » à Cracovie, Varsovie, Bruxelles et Delft, elle travailla de 1998 à 2002 comme journaliste pour la rubrique culturelle de la revue polonaise « POLITYKA ». En 2003 elle s'installa à Gand, où elle fonda Post Viadrina<sup>1</sup>, la plus importante librairie slave en Belgique, où elle invite régulièrement à des soirées littéraires et artistiques des représentants de différentes cultures slaves. En septembre 2009, son premier roman, *Kara*, sortit à Varsovie aux éditions Prószyński i S-ka.

## Entretien

### Via librorum

Eric Metz : Commençons par le commencement ... Quels furent vos premiers contacts avec la Belgique ?

Lorsque j'étais étudiante, j'enseignais le polonais à une étudiante francophone. Elle a été la première Belge que j'ai rencontrée. Plus tard, j'ai fait la connaissance de mon futur mari, qui est Belge. C'était à la Frankfurter Buchmesse, où nous étions tous les deux présents en tant que journalistes. Mon premier séjour en Belgique date de 2001 : ayant reçu une bourse de l'Université de Varsovie, je faisais des recherches pour mon doctorat dans l'excellente bibliothèque de l'ULB. Aussi ai-je profité de ce séjour pour suivre des cours divers dans le domaine des sciences politiques et des relations internationales. À la fin de l'année 2002, j'ai déménagé à Gand.

Dorota Walczak : Vous avez fait vos études à Cracovie et Varsovie, vous avez aussi étudié en Belgique. Dans votre vie professionnelle, vous entretenez des liens importants avec des universités. En quoi le monde universitaire est-il si important pour vous ?

Le milieu universitaire m'a toujours attirée, sans doute parce qu'il y avait beaucoup de professeurs dans ma famille. Quand j'étais petite, j'étais déjà sûre que je travaillerais dans une université, sans savoir dans quel domaine scientifique. À l'âge de seize ans, je savais que je deviendrais linguiste et que j'écrirais un doctorat. À cette époque, j'étais vraiment fascinée par les langues et j'étais convaincue que la langue était la base de la culture. Je suivais à la haute école de Kielce, ma ville natale, des cours de linguistique sans y être inscrite. C'est là, aux cours du soir et du week-end, que j'ai découvert le monde de la philologie polonaise. Après l'école secondaire, je me suis trouvée devant un choix déchirant : où allais-je faire mes études universitaires ? Dans la ville calme et agréable de Cracovie ou dans la métropole animée de Varsovie ? Finalement, j'ai fait deux ans à Cracovie puis j'ai continué mes études à Varsovie, où j'ai obtenu mon diplôme. Ensuite, j'ai travaillé pendant trois ans comme assistante à la faculté de journalisme et des sciences politiques de l'Université de Varsovie. Je donnais des cours de rhétorique et de stylistique. Ce qui m'intéressait surtout, c'était l'expression du niveau émotionnel dans la langue. En Belgique, j'ai donné des cours d'études culturelles pendant trois ans au département de journalisme de la Artevelde Hogeschool à Gand.

E. M. : Le journalisme compte pour une bonne part dans votre biographie professionnelle. Quelle fut l'importance de votre expérience à la rédaction du journal « POLITYKA » ?

Ma carrière à « POLITYKA » a été ma principale expérience professionnelle. Elle a été pour moi une période extrêmement intense, et aujourd'hui j'ai l'impression d'avoir appris en trois ans ce qui m'aurait normalement pris dix ans. En tant que critique littéraire et directrice de la rubrique littéraire de ce journal, je rencontrais en permanence les acteurs les plus importants du milieu culturel polonais. À cette époque-là j'ai aussi compris que ma vraie ambition était d'écrire de la littérature. Comme critique, je me trouvais du côté « cynique » de la littérature : j'estime qu'attribuer des étoiles aux livres n'est pas la meilleure façon d'être engagée dans le monde des lettres... Comme l'écrivain polonais Tadeusz Boy-Żeleński l'a bien observé, le critique et l'eunuque sont des frères : ce sont des gens excellentement informés au niveau de la théorie, pas celui de la pratique. Grâce à mon travail pour « POLITYKA » et pour mon premier livre (une collection d'essais sur des artistes morts précocement<sup>2</sup>), je me suis rendu compte qu'en fait je ne peux écrire que de la littérature, et qu'il est impossible de la combiner avec le travail journalistique. J'ai vu que beaucoup de mes collègues en étaient arrivés à la même conclusion. Je pense que c'est comme un chef d'orchestre qui compose de la musique avec peine, parce que ses forces créatives seraient dispersées. Je n'ai pas éprouvé de difficultés en combinant mes activités journalistiques avec mon doctorat ; mais écrire des critiques et ma propre œuvre littéraire en même temps, ce n'était pas possible.

E. M. : Est-ce que votre expérience journalistique a une valeur créative pour votre prose ?

Oui, comme journaliste j'ai appris à ne pas avoir peur de la page blanche. Beaucoup d'auteurs m'ont raconté cette peur, que les journalistes ne connaissent guère. Si je ne me sens pas suffisamment concentrée pour écrire, je commence à travailler les textes que je viens d'écrire. Il s'agit de différents types de concentration. Si on n'écrit pas un nouveau texte, on peut s'occuper d'autres opérations d'écriture : trouver des meilleurs

adjectifs, modifier les dialogues, changer la ponctuation... En général, j'ai une attitude réservée et objective par rapport à mes textes.

D. W. : Votre jeune vie semble être tracée par l'amour du livre. Vous avez participé à des Foires du Livre, vous avez fondé une librairie, vous avez écrit des livres. Avez-vous des auteurs qui vous ont particulièrement marquée ?

Le premier cadeau dont je me souviens, c'est mon propre *ex libris*, que mon père m'a donné lorsque j'étais toute petite. Cette signature personnelle apparaissait alors dans tous mes bouquins. Malheureusement, j'ai perdu cet *ex libris* un peu plus tard, lors de travaux dans la maison ou lors d'un déménagement, mais ma fascination pour les livres est restée. Enfant, j'aimais bien apprendre par cœur des fragments de prose et de poésie, et la littérature était mon ultime moyen de consolation. La période la plus triste de ma vie a été celle où je ne pouvais plus lire de livres. J'ai toujours admiré les auteurs, ce qui, en fait, est assez difficile pour un journaliste, dont la position professionnelle est forcément critique. Il y a des auteurs que j'admire pour une seule phrase. Plus généralement, j'adore la prose de voyage philosophique ou métaphysique, les œuvres de Bruce Chatwin<sup>3</sup> ou de Mariusz Wilk<sup>4</sup> par exemple. Mon écrivain polonais favori est Jerzy Stempowski<sup>5</sup>, mais je suis aussi une grande admiratrice de Bruno Schulz, surtout de son don exceptionnel pour créer, avec son propre langage, ce monde particulier qui est le sien. Je voudrais aussi mentionner Mario Vargas Llosa qui est un modèle pour ma propre écriture. Il m'a appris comment produire de la tension. En lisant *La Fiesta del chivo*<sup>6</sup>, j'ai senti que c'est cette sorte de tension que je devrais poursuivre, tout en restant fidèle à mes propres thèmes.

## Ex libris

D. W. : Vous vivez et vous travaillez dans l'univers des livres. Comment combinez-vous « business » et « idéal » au quotidien dans votre entreprise ?

Je suis une rêveuse plutôt qu'une femme d'affaires. L'important est que j'ai l'occasion de faire mes propres choix et de promouvoir les livres que je trouve excellents. Je suis heureuse de toujours pouvoir lire des livres qui sont en principe géographiquement éloignés. J'essaie de lire tous les livres que je vends dans la librairie, donc dans ce sens mon métier est aussi une sorte d'exercice intellectuel et spirituel. Grâce à Post Viadrina, j'ai rencontré des gens fantastiques, ce qui me manque d'ailleurs dans les commandes par Internet que je reçois. À vrai dire, un des personnages de mon roman *Kara* est une personne que j'ai rencontrée dans ma librairie. En tant que femme d'affaires, je dois adopter l'attitude objective de la journaliste : il faut pouvoir regarder son entreprise de l'extérieur, dans une perspective réaliste. Au niveau financier, il n'est pas évident de gérer une entreprise comme Post Viadrina, mais c'est quand même possible.

E. M. : D'où est venue l'idée de fonder Post Viadrina ?

Quand je suis arrivée en Belgique, je comprenais qu'il me fallait donner une nouvelle tournure à ma vie professionnelle. Je pouvais me passer de mon pays, de mon université et de mes collègues, mais pas de la littérature. Au début, je voulais continuer à écrire des recensions, mais cela aurait été difficile vu que je me trouvais loin de la Pologne. En Flandre, il n'existait pas encore de librairie ni de centre culturel slave, donc j'ai décidé de me lancer dans cette entreprise, malgré mon manque d'expérience commerciale et ma connaissance minimale de la langue néerlandaise.

E. M. : Quelle est la clientèle de votre librairie et quelles sont leurs réactions ?

J'ai constaté une grande évolution. Pendant les premières années, la plupart de mes clients savaient peu de chose sur l'Europe centrale et orientale. C'était surtout la curiosité qui les poussait à visiter ma librairie, donc je devais leur expliquer le concept de Post Viadrina à partir de zéro. Pas mal de gens pensaient même que je gérais une librairie communiste. Cela a beaucoup changé avec l'adhésion des premiers pays slaves à l'Union Européenne. Les contacts des Belges avec la partie orientale de l'Europe se sont multipliés depuis lors. Pas mal de Flamands étudient le russe, le tchèque ou le polonais dans des écoles du soir. J'entends de plus en plus de clients qui me racontent des choses sur le monde slave qui sont tout à fait nouvelles pour moi. J'estime que ma clientèle compte 60 % de Flamands et 30 % de gens venus de l'Europe de l'Est. Puis, il y a une minorité importante de clients d'autres pays. Généralement, c'est un public assez raffiné, un peu comme celui des galeries d'art. Ce qui me touche le plus, c'est que les gens apprécient beaucoup la diversité culturelle.

D. W. : Quelle place dans la promotion de la culture consacrez-vous à l'univers slave et comment définissez-vous son importance aujourd'hui ?

Avec l'âge, l'univers slave occupe pour moi une place de plus en plus éminente. En Belgique, j'ai bien compris que cet univers existe réellement. Au début j'avais tendance à défendre à tout prix tout ce qui était slave, maintenant je pense que l'équivalence des cultures différentes est évidente. Tout comme auparavant les femmes devaient se présenter aussi positivement que possible pour trouver un bon mari, aujourd'hui elles veulent surtout montrer leur personnalité telle qu'elle est en réalité. Dans le dialogue interculturel, on est peut-être finalement arrivé au stade du mariage non-forcé. Quand je sors avec des amis belges, je vois combien les codes culturels diffèrent, c'est le résultat de décennies d'histoire divergente. L'Europe occidentale va souvent elle-même à la recherche de cette esthétique pure et « non-travaillée » qui caractérise le monde slave : on le voit bien dans les arts plastiques, où des gens comme Luc Tuymans cherchent leurs modèles artistiques en l'Europe de l'est. Quand récemment j'ai donné une interview à la revue « ELLE », il s'est avéré que le coiffeur du journal était polonais. Il m'a raconté pourquoi il avait été choisi parmi les autres candidats pour ce job : son employeur appréciait beaucoup la combinaison de raffinement et de naturel dans sa façon de coiffer. Ce coiffeur a très justement remarqué qu'il s'agissait d'un trait caractéristique des cultures slaves. Je pense que ce raffinement concerne spécialement la compréhension dans l'art des relations entre l'homme et l'histoire.

E. M. : Pas mal de grands écrivains venant de divers pays slaves ont participé aux soirées littéraires de Post Viadrina. Quels ont pour vous été les moments les plus mémorables jusque maintenant ?

En ce qui concerne les écrivains polonais, je pense surtout à la soirée avec l'excellente Olga Tokarczuk, une écrivaine que je connaissais déjà depuis ma période chez « POLITYKA ». Du côté russe, j'ai été particulièrement touchée par la participation de Vladimir Vojnovič à une manifestation littéraire organisée à Post Viadrina en 2005, dans le cadre du festival *Europalia Russie*. À l'époque, j'étais une des conseillères du festival, et j'étais particulièrement heureuse que le grand écrivain satirique rendît une visite à notre maison littéraire. Pour conclure, je mentionnerai la soirée « néofuturiste » avec le poète Sergej Birjukov et le DJ Vitalij Kornev. La rencontre avec ce poète exceptionnel a été une véritable révélation pour moi, et je pense que sa lecture

accompagnée de musique électronique fut un des meilleurs moments dans l'histoire de Post Viadrina.

D. W. : Vous prenez activement part à la vie culturelle de Gand. Comment vous retrouvez-vous dans l'identité belge et comment vous situez-vous avec votre propre identité polonaise, belge, européenne ?

Oui, je suis le membre du *Cultuurraad* à Gand, un organisme qui s'occupe des associations culturelles de la ville, qui les conseille et donne une appréciation de leurs projets. Je fais aussi partie du conseil d'administration du musée « Huis van Alijn » et de la commission des musées du Ministère flamand de la Culture. Je pense que grâce à mon engagement je peux mieux comprendre la Belgique et me débrouiller avec le cocktail des identités. Je plonge dans les structures qui m'intéressent, où j'ai quelque chose à dire. Par conséquent, je ne me sens pas comme une touriste dans le pays où je passe une grande partie de ma vie. J'ai deux passeports mais une seule âme qui est de nationalité polonaise. On ne l'oublie pas, même si on voyage pendant des années.

## Liber

D. W. : Votre premier livre publié fut un volume d'essais. Quand, comment et pourquoi l'envie d'écrire un roman vous a-t-elle prise ?

Je voulais écrire un roman depuis toujours. J'ai commencé à écrire étant enfant, puis étudiante, mais j'étais continuellement accompagnée de l'impression que ce n'était pas encore ça et qu'il était encore trop tôt. Il me semblait qu'il fallait encore beaucoup apprendre, que je devais connaître les secrets de la langue, de la rhétorique, que je devais percer à travers l'histoire et la théorie de la littérature, lire des tonnes de classiques, de biographies et enfin trouver mon propre sujet.

Je me rappelle qu'au cours d'histoire de la littérature mon professeur a dit que cela ne valait pas la peine d'écrire des romans avant la trentaine. C'était une blague, mais il y a quelque chose là-dedans....

E. M. : Dans « POLITYKA », on a suggéré que votre roman porte un caractère autobiographique<sup>7</sup>. Qu'en dites-vous ?

Oscar Wilde a dit un jour que tous ceux qui écrivent sont des voleurs. Nous volons les caractères, les noms, nous épions les émotions des autres gens et ensuite nous les faisons passer par le filtre de notre imagination. C'était tout à fait le cas dans *Kara*. On peut bien sûr trouver des traits autobiographiques dans ce roman, mais la majorité de ce que j'ai écrit a été « volée ».

D. W. : Votre roman *Kara* (le bruit court que le jury de *Nike*<sup>B</sup> s'y intéresse déjà) touche de multiples sujets : la question de l'émigration et du dépaysement, de la maladie, du savoir universitaire et artistique, mais il reste un roman populaire... entre *sensationnel* et *quotidien* ; il ne semble pas viser un public instruit... Pourquoi ?

J'appartiens sans doute aux adeptes du « story telling » considéré comme la valeur classique de la littérature. Le besoin de raconter et de plonger le lecteur dans le monde que je propose dans mon livre est à la base du caractère épique de celui-ci. J'avais envie que le lecteur lise *Kara* en une seule nuit ou en une longue soirée. Pour cela il me fallait les outils qui proviennent de la littérature populaire. Et je m'en sers avec plaisir.

E. M. : Quels sont vos plans et vos projets pour 2010 ?

L'année 2010 va être consacrée à l'écriture. Je suis plus au moins au milieu de mon deuxième roman, *Dom tysiąca nocy* (La Maison aux mille nuits), dans lequel je reviens sur le sujet de l'émigration, mais dans un autre environnement cette fois. Ce sera le paysage chaud du Sud, habité par « un homme méditerranéen », par Camus. Là, dans ce décor, j'envoie mon héroïne entreprendre une dernière tentative de changer sa vie. Parallèlement je travaille sur une étude cinématographique, intitulée *Komisja* pour le Studio d'Andrzej Munk<sup>9</sup>. J'espère lui donner par après les dimensions d'un vrai scénario

Au nom de toute la rédaction de « Slavica Bruxellensia », nous vous souhaitons la réalisation de vos projets et nous vous remercions de nous avoir accordé cette interview.

## NOTES

1. <http://www.postviadrina.be/>
2. Maja Wolny est co-auteur, avec Piotr Szarzyński, de *Kronika śmierci przedwczesnych* (Chronique des morts précoces), Iskry, Varsovie, 2000, 312 p.
3. Écrivain britannique (1940–1989), connu surtout pour ses récits de voyage.
4. Mariusz Wilk (né en 1955) est un botaniste et géographe polonais, connu pour ses récits sur le grand Nord.
5. Auteur (1893–1969) d'essais littéraires, critique et franc-maçon polonais.
6. Édition française : *La Fête au bouc* (trad. de l'espagnol par Albert Bensoussan), Gallimard, Coll. « Du monde entier », Paris, 2002, 608 p.
7. Pietrasik Z., « O miłości i autostradach. Recenzja książki: Maja Wolny, "Kara" », in : « Polityka », 24 novembre 2009.
8. Prestigieux prix littéraire attribué chaque année depuis 1997 au meilleur livre polonais de l'année. Les fondateurs de ce prix sont le journal « GAZETA WYBORCZA » et la fondation AGORY.
9. Andrzej Munk (1920-1961) fut l'un des plus importants réalisateurs polonais de cinéma de l'après-guerre. Les Studio Andrzej Munk produisent des films de jeunes réalisateurs et promeuvent des scénaristes débutants.

## INDEX

**oeuvre** Wolny M. : *Dom tysiąca nocy*, Wolny M. : *Kara*

**Index géographique** : Belgique, Gent, Pologne

**Mots-clés** : littérature polonaise, Post Viadrina

**Index chronologique** : époque contemporaine, XXe siècle

## AUTEURS

### **ERIC METZ**

Université de Gand (Belgique), Haute Ecole Artesis (Anvers, Belgique)

### **DOROTA WALCZAK**

Responsable de la Chaire de Polonais, section de Langues et Littératures modernes, option Slaves,  
de l'Université Libre de Bruxelles (Belgique) ; Rédactrice en chef de « Slavica Bruxellensia »